

Fiche pédagogique

#14

Impasse Verlaine

Dalie Farah

(éditions Grasset, 2019)



AUVERGNE-
RHÔNE-ALPES
livre et
lecture

Impasse Verlaine

Dalie Farah

Vendredi ou ma vie sauvage : un récit de filiation et de défiliation.

Pourquoi lire ce livre ?

Parce que c'est drôle, percutant, coloré, épicé.

Pour la force que ce texte dégage.

Pour la joie et l'énergie, la force de vie qui transparait au fil des pages.

Parce que ce texte raconte une histoire personnelle, très intime, qui ouvre une fenêtre sur l'histoire coloniale de la France et l'histoire de l'immigration.

Pour le pied de nez à la fatalité.

Pour les fins de chapitres, dont certaines contrebalancent avec une belle énergie la noirceur et la violence de ce qui est raconté. (Voir entre autres p.16).

1

Mots-clefs

- Relation mère-fille
- Force de l'imaginaire
- Immigration
- Algérie
- Violences

2

Présentation de l'œuvre

C'est une lignée de femmes puissantes et dures, façonnées par la violence des hommes et du monde. C'est une mère-grand qui impose à sa fille Vendredi les coups et le lavage du poulailler dans un bled des Aurès en pleine guerre d'Algérie. C'est une Vendredi devenue mère immigrée à 17 ans qui impose à sa fille les coups et le lavage des halls de l'immeuble de l'impasse Verlaine à Clermont-

Ferrand. C'est une petite fille narratrice, née en 1973, qui décide, malgré la fatalité, de vivre, d'enchanter le monde par l'humour, la lecture et l'écriture. C'est trouver la joie comme arme salvatrice, pour survivre à la violence familiale et sociale :

«Écrire, c'est transposer dans la joie.» (entretien avec l'auteure, Médiapart, 29 avril 2019)

3 Thèmes

Une fille et sa mère

Subir la violence maternelle

- ■ « On peut survivre à tout, quand on survit à sa mère. »
p. 9
- ■ « Le proverbe berbère dit que le paradis de la fille est sous le pied de la mère car c'est la mère qui décide du salut de la fille. »
p. 20, répété p.42
- ■ « Je me réjouis de la raclée que je ne vais pas recevoir, j'adore Vendredi. »
p. 77
- ■ « La mère s'abat de ses cent bras : projetée, piétinée, émietlée. »
p. 100

» En écho

Hervé Bazin, Vipère au poing (1948) : pour la violence des relations entre la mère et son enfant.

Aimer malgré tout sa mère

- ■ « Ma mère. Victorieuse et méfiante. Ma mère. Vigilante et puissante. Ma mère à moi. »
p. 86
- ■ « Chaque fois que père et mère nous abandonnent faute de pouvoir s'occuper de nous, je me retrouve dans des situations telles que les inventions tordues de Vendredi me manquent dans leur logique violente mais prévisible. »
p. 91
- ■ « Admirer sa mère, c'est donné à tout le monde, mais admirer Vendredi, cela n'a été donné qu'à sa fille. »
p. 143
- ■ « J'ai envie de l'embrasser tellement elle est belle dans cette joie folle. Mais je suis bien élevée, je n'ai aucune envie de recevoir une baffe ; je l'aime de loin. »
p. 176

Être, malgré soi, la fille de sa mère

- ■ « C'est dans cette impasse que nous finirons par devenir ce que nous avons commencé à être : elle, la mère de sa fille et moi, la fille de ma mère. »
p. 63

■ ■ « J'ai les cheveux de ma mère, les genoux de ma mère, les cuisses de ma mère, les fesses de ma mère. Tout ce que je refuse et m'est étranger est moi. La nature m'a désirée telle, et cela devient mon scandale quotidien. »

p. 143

■ ■ « Vendredi est ma mère, je lui ressemble.
Je la hais. »

p. 157

Vivre sa vie, grâce à elle

■ ■ « À mesure que je deviens la fille de ma mère, je commence à la quitter. »

p. 194

■ ■ « Je suis devenue la fille de ma mère, la première fable de ma vie, et j'ai quitté l'impasse. Vendredi m'a laissée dans cet état d'enfance qui me rend vivante et amoureuse de tout. »

p. 217

» En écho

- **Annie Ernaux, *Une femme*** (1988) : pour l'ambivalence des sentiments d'une fille pour sa mère et la place de la mère dans la société provinciale des années 1950.
- **Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*** (1950) : pour l'expatriation, la souffrance féminine, l'ambivalence des sentiments, la complexité des relations entre mère et fille, le besoin d'évasion des enfants.
- **Carole Martinez, *Le Cœur cousu*** (2007). Un texte où il est question de transmission entre la narratrice, Soledad, et sa mère : « Je suis née ici et je n'ai que peu de souvenirs de ma mère. Presque rien. M'a-t-elle jamais parlé ? M'a-t-elle embrassée (...) Prisonnière de quelques pages blanches, j'ai davantage rêvé sa vie que la mienne. »
- **Louise Bourgeois** pour ses sculptures dont *Maman* (Bronze, 1999) pour la figure à la fois inquiétante et protectrice de la mère sous la forme d'une gigantesque araignée de bronze.

Être une fille, devenir une femme

La malédiction d'être une fille

■ ■ « Vendredi repose sa tête sur le béton et songe qu'elle aurait bien aimé être un garçon. Elle se dit qu'elle n'en a pas fini d'être une fille. »

p. 40

■ ■ « Je comprends que j'aurai toujours un peu envie de mourir. Je comprends que je détesterai toujours un peu avoir été une fille, moi, l'infime en ce monde de femmes. »

p. 129

■ ■ « Être une fille, c'est ne pas être un garçon. Ma malédiction est définitive, sans échappatoire. »

p. 186

Le corps encombrant

■ ■ « Le bain s'emplit de vapeur et des bouts de corps peuplent ma vue : un sein trois fois perdu dans les plis d'une obésité reposée, une hanche moulée dans une fesse oblongue, un bras charnu battant le rappel de ses muscles avachis, un bassin étriqué d'où les fémurs pointent rageusement. »
p. 127

■ ■ « Tout se confond, dos, seins, cuisses, fesses. La puissance des odeurs de transpiration mêlées interrompt toute manifestation digestive. Je ne me préoccupe plus de ma poitrine, l'afflux de chair m'a dévorée. Mes seins sont infimes parmi les tonnes de viande rassemblées ici. »
p. 128

■ ■ « Les mutations successives du temps me rattachent de plus en plus à la branche nord-africaine tandis que les autres adolescentes s'élèvent vers la branche européenne : quand leurs jambes s'allongent, mes genoux se touchent, quand leurs seins s'arrondissent, les miens s'alourdissent, quand leur taille s'affine, la mienne s'épaissit. »
p. 156

» En écho

Marjane Satrapi, *Persepolis* (2000-2003) **et son adaptation cinématographique** (2007), notamment pour la planche "Le légume" sur les transformations du corps à l'adolescence et la difficulté à l'accepter.

Se construire par le bonheur

S'obliger à la joie

■ ■ « C'est cet amour de sœur qui nous a sauvées de la folie. Je voulais tout lui épargner : travaux ménagers, pleurs, douleurs, peurs... Je me mettais à sa place à chaque fois qu'il le fallait. Je croyais en elle, en sa pureté, je faisais tout pour la préserver et je m'en croyais capable. »
p. 93

■ ■ « Je regarde le monde comme un spectacle, je veux croire que ma vie est plus fictive que les livres (...) Je me souviens de mes journées comme d'un repas d'exception sans cesse renouvelé où Perec et Verlaine ne sont pas invités. L'ordinaire est fait d'extraordinaire, la tragédie du quotidien se fait mythe, les cris et les chants, poésie, et les coups, litanie. »
p. 97

■ ■ « Il le faut. La vie me reste belle. Il le faut. »
p. 133

» En écho

Céline Lapertot, *Ce qui est monstrueux est normal* (2019) : dans ce récit autobiographique à la 3^e personne, l'auteure revient sur le manque d'amour de ses parents, les violences subies, puis se sauve par la joie, qu'elle emploie comme moyen de survie, par la lecture et l'écriture, par la mise en mots et la lecture.

Résilience, acculturation, intégration

Quelle différence entre Vendredi et Dalie ?

C'est la capacité de résilience que n'a pas eue Vendredi, privée d'école, et qui de ce fait reproduit ce qu'elle a vécu dans la sphère familiale, contrairement à sa fille à qui l'école propose un contre-modèle culturel de référence lui permettant de se construire autrement. Par son témoignage, Dalie Farah démontre que l'école de la République peut être un facteur efficace d'acculturation des générations issues de l'immigration, post coloniale en l'occurrence, et d'une intégration réussie dans la société française.

S'émanciper par l'école et la littérature

■ « Je sombre dans la littérature pour noyer ma déception, pour saisir la fatalité d'être, et j'écoute ma mère qui invente le réel; je sais désormais qu'inventer c'est aussi dire la vérité; j'avoue le vertige de la lecture et de l'écriture me vient de Vendredi. (...) Dès lors, c'est simple, grâce à ma mère, je décide que ma famille se tiendra sur les rayons d'une bibliothèque immense, impassible et tendre. »

p. 74

■ « À sept ans, grâce à ma mère, je suis écrivain public. Convaincue de ma vocation, elle m'offre la machine à écrire qui transcrira mes premiers poèmes. (...) Ma mère veut une fille qui lit et qui écrit, donc une fille puissante. »

p. 75

■ « Il y a un autre endroit où j'oublie que je suis la fille, sa fille, leur fille. Un endroit où ils n'auront jamais leur place. Et c'est d'abord pour ça que j'aime l'école. »

p. 104

■ « Le voyage scolaire au pays du Grand Meaulnes m'assassine et me ressuscite, dans le désordre. Il y a la route que j'avale, les arbres qui font révérence de part et d'autre du lacet de bitume. Dans le bus, on chante, j'interprète *Les Flamandes* apprise avec Mme Schaefer. On m'applaudit. C'est un vol à main armée en bonne et due forme, je cambriole le bonheur en plein jour et je n'ai pas assez de place pour tout fourrer dans mes poches. »

p. 157

» En écho

- **Azouz Begag, *Le Gone du chaâba*** (1986) : dans ce récit autobiographique, Azouz Begag raconte son enfance pauvre dans un bidonville de Lyon et entre autres, sa réussite scolaire grâce à l'aide et à la bienveillance d'un maître d'école rapatrié d'Algérie.
- **Annie Ernaux, *Les Armoires vides*** (1974).
Outre le rapport mère-fille, l'expérience scolaire de Dalie Farah ressemble aussi à celle d'Annie Ernaux, en quelque sorte une immigrée elle aussi, mais une "immigrée de l'intérieur" dont les parents tenaient une épicerie-café dans la périphérie d'une bourgade de la Normandie profonde.
« Même pas la même langue. La maîtresse parle lentement, en mots très longs, elle ne cherche jamais à se presser, elle aime causer, et pas comme ma mère. "Suspendez votre vêtement à la patère !" Ma mère, elle, elle hurle quand je reviens de jouer

“fous pas ton paletot en boulichon, qui c’est qui le rangera ? Tes chaussettes en carcaillot !” *Il y a un monde entre les deux. Ce n’est pas vrai, on ne peut pas dire d’une manière ou d’une autre. Chez moi, la patère, on connaît pas.* » (éditions Gallimard, p.53)

- **Maylis de Kerangal, *Dans les rapides*** (2007) C’est le rock’n’roll, la pop anglaise (la chanteuse Kate Bush), des chanteuses à forte personnalité comme Debbie Harry du groupe Blondie, qui vont jouer le rôle de littérature pour la narratrice dans *Impasse Verlaine* et contribuer à former, à façonner les trois adolescentes du roman *Dans les rapides*, à leur permettre de grandir :
« *Chaque jour devrait débouler comme un disque de Blondie, comme un des premiers morceaux de Parallel Lines, c’est ce que je me dis en dévalant la rue qui descend vers le boulevard maritime, pour attraper le bus numéro 1 qui me rapprochera du lycée Porte-Océane, chaque aube devrait sonner comme ça, simple, claire, ouverte, tendue comme un arc, pour se ruer à toute vitesse vers le dehors, battre comme un cœur s’emballant pour la première fois, le pouls dans l’artère, le galop du poulain échappé, un concentré d’adrénaline et d’énergie pure.* » (Folio, p.45)
- **Nicolas Matthieu, *Leurs enfants après eux*** (2018), par rapport à la détermination sociale et à son poids, ce à quoi la narratrice d’*Impasse Verlaine* échappe ; ce roman met en scène, entre autres, les personnages d’Anthony et d’Hacine qui, eux, socialement et économiquement, sont d’emblée condamnés à ne pas s’en sortir, ou si peu : au lycée, le personnage d’Anthony dont le père est un ouvrier au chômage, choisit une série technologique et finira vendeur dans un magasin d’électroménager. Alors que le personnage de Stéphanie, dont Anthony est profondément amoureux, vit dans une belle maison dans les beaux quartiers — son père est un proche du maire de la ville du récit, obtiendra un bac scientifique et intégrera une classe préparatoire à Paris.
- **Régis Sauder, *Nous, princesses de Clèves*** (2009), film documentaire sur l’appropriation du roman de Madame de La Fayette (1678), par des élèves des première et de terminale du lycée Diderot dans les quartiers Nord de Marseille : il est question de l’apprentissage d’un langage, celui de la langue classique de Mme de La Fayette, grâce à l’école, afin d’oser et de pouvoir parler de soi, de s’affirmer à travers les mots, ici d’un texte littéraire, qui vont permettre de se dire. On est bien dans une logique d’appropriation de soi, ce que fait la narratrice du roman de Dalie Farah grâce à l’école et à l’écriture de ce roman.

Se trouver dans l’émotion des odeurs

■ ■ « Je me retrouve là, enfermée, à l’abri, comme sur une île merveilleuse, bercée par les odeurs violentes et rassurantes des chaussures, des bottes, des sandales, des chaussons et autres pantoufles élimées [...] Dans la puanteur chaude du placard à chaussures, je suis heureuse. »

p. 102

■ ■ « D’un commun accord, sentant sans doute mon indifférence, elles s’approchent si près que je sens la bonne odeur de bébé qu’exhale leur peau blanche.. Du lait de toilette. Du Mixa bébé. Je connais, c’est le lait que ma mère utilise en alternance avec la crème Nivea pour avoir la peau plus claire. »

p. 141

■ ■ « Je découvre la tendresse dans les bras de cette vieille femme voûtée qui sourit si fort de sa bouche sans dents. Je ne suis jamais rassasiée de ses embrassades, de ses caresses et de l'odeur de fleur d'oranger qui émane de sa peau. »

p. 179

Violences

Au sein de la famille

■ ■ « Un soir que je m'esclaffe en lisant un recueil de contes, il [mon père] se lève, m'arrache mon livre des mains et m'en tourne une. À force de lire, je vais devenir folle, comme un de ses copains de régiments dont la démence s'est déclarée par les mêmes symptômes, et je vais devenir aveugle parce que les livres finissent toujours par monter à la tête et attaquer les yeux. »

p. 108

■ ■ « L'après-midi, à l'école, je me présente déstructurée comme un Picasso, décorée comme un sapin de Noël avant l'heure : lèvres gonflées, joue bleue, yeux cernés. »

p. 110

■ ■ « On n'esquive pas un plat à gratin Arcopal comme ça. »

p. 123

■ ■ « Seule la solitude m'apporte la respiration d'un repos dont les enfants de la peur connaissent bien la saveur douceuse. »

p. 167

» En écho

- L'épisode de la gifle dans **Le Rouge et le Noir** de **Stendhal** (1830), livre premier, chapitre IV, et avec l'expression du père de Julien quand il l'appelle « *chien de lisard* », livre premier, chapitre V.
- **Jules Renard, Poil de Carotte** (1894) pour la violence des relations entre enfant et parents — indifférence du père, mépris de la mère.
- **Jules Vallès, L'enfant** (1881) : l'auteur dédie son livre « À tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans la famille, qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents ».

Au pays d'origine, l'Algérie

■ ■ « Les hommes attachent le berger à un arbre au tronc large. D'un sac en bandoulière, ils sortent un entonnoir bleu turquoise. (...) Les hommes en uniforme poursuivent leur interrogatoire bucolique et le père secoue la tête (...). Il ne sourit plus mais ne connaît toujours pas les réponses aux questions posées. »

p. 25

■ ■ « Tous deux [Vendredi et son mari] voguent vers le pays des bourreaux, vers le pays des assassins de leurs frères et de leurs pères (...). Ils sont vivants et veulent être heureux là-bas, là-bas d'où viennent ceux qui les ont mis à genoux au pied des Aurès. »

p. 48

» En écho

- **Germaine Tillion, *L'Algérie en 1957*** (1957) : un tableau économique et social de l'Algérie pendant la guerre d'Algérie, autrement dit pendant l'enfance de Vendredi.
- **Germaine Tillion, *Le harem et les cousins*** (1966) : plus précisément sur la condition des femmes.
- **Benjamin Stora, *La Guerre d'Algérie expliquée à tous*** (2012) : une synthèse sur l'histoire de la guerre d'Algérie
- **Raphaëlle Branche, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie, 1954-1962*** (2016) : la torture en Algérie.
- ***Les enfants de l'immigration et la France de la diversité***, documentaire en lien avec les extraits suivants : «(le père) *C'était un homme à genoux*» (p.107-110), «*J'ai une tête d'arabe*» (p.144-148), «*Je suis une héroïne de HLM et je remercie les entrailles de Vendredi de m'avoir pondue ici*» (p.217)
lien : https://www.histoire-immigration.fr/sites/default/files/atoms/video/06_chap6_750.mp4

Une intégration au prix de l'oubli

■ « Mais je ne sais rien de la guerre d'Algérie, rien de mes origines berbères ; apatrides et sans racines, nous tentons de croître en rhizomes consanguins dans l'oubli d'un passé sans majuscule. Ce qui compte, c'est ce que nous ne sommes pas. »

p. 146

■ « Je veux être condescendante et je trouve en moi les ressources distillées par l'école républicaine, habile à transmettre le mépris et la suffisance sans même une publication au Journal Officiel. Mon intégration est parfaitement réussie : je déteste mon nom, ma couleur de peau, ma tête, mes cheveux, je méprise la musique et la langue d'un peuple si minable qu'après un asservissement séculaire, il a trouvé bon de chercher un eldorado dans le pays de ses maîtres et bourreaux. En Algérie, je suis l'imigria, une honte, une infamie, un désir (...) Je suis une sale Roumia. Une sale Française. »

p. 174

» En écho

- **Ressources du Centre National de l'Histoire de l'Immigration à Paris** : <https://www.histoire-immigration.fr>
- **Documentaire : Zineb Sidera « Mother Tongue », extrait à voir sur le lien** : <https://vimeo.com/154326390>
Trois conversations entre les membres féminines d'une même famille : la fille, sa mère et sa grand-mère, qui s'expriment dans leurs langues maternelles. L'artiste franco-algérienne interroge le multiculturalisme, la transmission et la perte d'identité. En lien avec la citation : « Ne plus être avec ma mère me la fera reconnaître dans toutes les gorgones que je rencontrerai » (p. 218).

L'imaginaire pour échapper à la violence du réel

■ ■ « Vendredi explique le sens de la vie : les jours qui partent, c'est mieux que les jours qui viennent. Elle a le rétroviseur verrouillé dans la rétine. Rien de ce qui existe ne compte, rien de ce qui arrive n'est là, et quand le passé est trop douloureux, elle préfère le changer : sa mère ne l'a jamais battue, son père n'a jamais rencontré de soldats, son enfance est une enfance heureuse. »

p. 33

■ ■ « Ce matin-là, en vacances en Algérie, les cris de ma mère me rejoignent. Elle m'appelle. Premier hurlement. Second hurlement, cette fois strident. Terrorisée, je cache mon bien précieux, mon livre, et sors de ma cachette pour braver le regard de ma gorgone préférée. Portée par le Concerto n° 1 pour piano de Tchaïkovski, je m'imagine descendant les escaliers dans une armure de chevalier faite d'œuvres de la littérature russe. Sur la poitrine, les deux tomes de Crime et Châtiment; sur le ventre L'Idiot; sur les épaules Les Frères Karamazov; Tourgueniev sur les bras; Aïtmatov sur les jambes; Tolstoï dans le dos et Soljenitsyne comme casque. Un Goldorak russe invincible, indestructible. »

p. 124

Focus sur l'incipit

L'entrée dans le roman de Dalie Farah se fait en tambour et en trompettes : le lecteur est littéralement happé, pris dans un mouvement et un rythme d'écriture rapides ; le récit se fait au présent ; les phrases s'enchaînent vite, sans mots de liaison ; rien ne vient ralentir le flot du récit, et c'est à l'image des pentes que Vendredi, enceinte, dévale pour se débarrasser de « la lourdeur de cette excroissance malvenue », à savoir la narratrice.

Paradoxe de ce roman qui commence par le récit fait par la fille des tentatives de la mère pour ne pas qu'elle naisse tout en définissant en même temps un lien véritablement gordien entre ces deux personnages, ces deux énergies. D'où le combat, déjà épique et violent, entre la mère — sa volonté de vivre libre et de « retrouver le ventre moelleux de ses seize ans », et la fille in utero, tenace : « Vaillants et désespérés, mes petits doigts de fœtus tiennent le cordon avec résolution ».

On dira que dans ce premier chapitre, il y a tout le roman de Dalie Farah et il y a surtout ces mêmes forces vitales, de la mère comme de la fille, à finalement ne pas baisser les bras ni le regard, à ne pas abandonner, et ce combat pour vivre — la narratrice est née prématurée — est dit dans trois phrases qui donnent d'emblée le rythme, la couleur, l'énergie de ce roman : « J'ai survécu.

Je voulais voir les prés et les coquelicots.

Je voulais sentir le vent des Aurès. »

On rentre grâce à ce roman dans une écriture souvent sidérante, vive, perpétuellement en mouvement.

» En écho à l'ensemble de l'œuvre

- **Philippe Faucon, Samia** (2000). Ce film montre une adolescente d'origine maghrébine (Lynda Benahouda) qui vit à Marseille. Décidée à vivre sa vie, elle résiste au verrou familial que représentent ses parents immigrés et son grand frère pour trouver sa place dans la société. Le film est une adaptation du roman de Soraya Nini Ils disent que je suis une beurette paru aux Éditions Fixot. http://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=18652489&cfilm=27778.html
- **Podcast : La société dans les années 80** les enferme, sous l'étiquette de « bequettes », féminin de « Beurs », mot dérivé du verlan pour dire « Rebeu », donc Arabes. https://www.arteradio.com/son/61657962/fais_pas_ta_beurette
- **Documentaire : Les Roses noires d'Hélène Milano** (2010) sur les adolescentes, le langage et la banlieue et comment elles apprennent à intégrer un langage masculin pour s'affirmer. Bande-annonce ci-dessous : <https://www.youtube.com/watch?v=YJegnWsbMSo>

4 Projets d'éducation artistique et culturelle autour de l'œuvre

Participation au projet « Raconte-moi ta vie ! » #5

Construit en lien avec la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Délégation Académique aux Arts et à la Culture de Lyon. Durant une année scolaire, les élèves de dix classes de dix lycées partent en quête de leur histoire familiale accompagnés par des auteurs-scénaristes en collaboration avec des enseignants référents. Travaux d'écriture, mises en voix scénique et réalisation de courts métrages.

Construction d'un EPI en histoire-EMC-français ou d'un projet transversal à partir de la 3ème :

- CONNAÎTRE

Situer l'histoire de la famille dans la grande histoire de l'immigration en France. Quelques pistes pour contextualiser le texte de Dalie Farah : colonisation/décolonisation (guerre d'Algérie : la question de la torture), immigration coloniale et/ou postcoloniale, le rôle de la main-d'œuvre immigrée durant la reconstruction puis les 30 Glorieuses (Michelin à Clermont-Ferrand)...

- PRATIQUER

Atelier d'écriture autour d'histoires familiales ; lectures publiques de textes d'élèves et quelques extraits d'Impasse Verlaine par les élèves ou par un.e comédien.ne...

- RENCONTRER l'auteur

Cette fiche pédagogique est issue du travail d'un groupe de veille littéraire initié par Auvergne-Rhône-Alpes Livre et Lecture en partenariat avec la DAAC de Lyon. Ce groupe cherche à faire découvrir l'œuvre d'auteurs contemporains de la région. À chaque rentrée littéraire, il sélectionne les romans les plus appropriés pour les jeunes lecteurs : niveaux collège, lycée général et technologique, et/ou voie professionnelle. Il suggère des pistes de travail et permet ainsi de mettre en relation le public scolaire avec des auteurs d'aujourd'hui, que les classes peuvent rencontrer.

Groupe de veille littéraire 2019-2020 :

Franck Belpois, professeur de lettres (lycée général et technologique)

Stéphane Biamou, professeur de lettres-histoire (lycée professionnel)

Ioana Enescu, Auvergne-Rhône-Alpes Livre et Lecture

Marie Ermakoff, professeure documentaliste (lycée professionnel)

Vincent Rougerie, professeur d'histoire-géographie (collège)

Colette Rouquet, professeure documentaliste (lycée général et technologique)

Karin Zugaro, professeure de lettres (collège)

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
livre et lecture



La Région 
Auvergne-Rhône-Alpes